Publications de l'École française de Rome

Le Concile, l'athéisme et l'incroyance

Paul Poupard

Résumé

Concile neuf à bien des égards, Vatican II, sous l'impulsion successive des papes Jean XXIII et Paul VI, aborde le problème de l'athéisme et de l'incroyance, ce drame spirituel de notre temps.

Préparé par les encycliques Pacem in terris de Jean XXIII et Ecclesiam Suam de Paul VI, l'enseignement du Concile, enraciné en de nombreuses initiatives apostoliques et un long effort de réflexion, aborde le défi de l'athéisme dans un esprit de dialogue en vérité. Gaudium et Spes, n° 19-21, étudie successivement les formes et les racines de l'athéisme, l'athéisme systématique, et la réponse de l'Église.

Celle-ci est symbolisée par la création par Paul VI en 1965 du Secrétariat pour les Non-Croyants, et son activité depuis vingt ans sous la direction des cardinaux Koenig, puis Poupard : le dialogue dans la vérité et la charité, pour partager avec tous les hommes l'espérance de Jésus- Christ, qui est la clé, le centre et la fin de toute l'histoire humaine. L'énigme de la condition humaine - dont la mort est le sommet - ne s'éclaire vraiment que dans le mystère du Verbe incarné.

Citer ce document / Cite this document :

Poupard Paul. Le Concile, l'athéisme et l'incroyance. In: Le deuxième Concile du Vatican (1959-1965) Actes du colloque organisé par l'École française de Rome en collaboration avec l'Université de Lille III, l'Istituto per le scienze religiose de Bologne et le Dipartimento di studi storici del Medioevo e dell'età contemporanea de l'Università di Roma-La Sapienza (Rome 28-30 mai 1986) Rome : École Française de Rome, 1989. pp. 703-724. (Publications de l'École française de Rome, 113);

https://www.persee.fr/doc/efr_0000-0000_1989_act_113_1_3398

Fichier pdf généré le 26/03/2019

PAUL POUPARD

LE CONCILE, L'ATHÉISME ET L'INCROYANCE

Indéniablement, dans la longue série des Conciles œcuméniques qui, depuis bientôt deux millénaires, jalonnent l'histoire de l'Église, Vatican II se présente d'une manière nouvelle, tant par le ton qu'il utilise, que par la méthode qu'il emploie, et les sujets qu'il aborde[1].

Le phénomène est particulièrement marquant dans la prise en compte, tout à fait nouvelle, de la non-croyance par l'Église, et la prise au sérieux des problèmes culturels qui en constituent comme l'humus nourricier. Depuis vingt ans, de nombreuses démarches pastorales et diverses tentatives théologiques se sont inspirées du cheminement de la réflexion conciliaire en la matière.

En cela, comme pour l'ensemble de l'œuvre conciliaire, l'étonnante conjonction des deux personnalités si contrastées de Jean XXIII et de Paul VI devait être décisive, par l'effet de stimulation féconde apportée à la problématique conciliaire et son impact durable à travers l'Église dans le monde. Collaborateur de l'un et de l'autre, de 1959 à 1971, avant de devenir recteur de l'Institut Catholique de Paris, de 1971 à 1981, je me souviens[2].

JEAN XXIII ET LES NON-CROYANTS

Et tout d'abord, Jean XXIII.

En ce domaine, comme en beaucoup d'autres, c'est son attitude qui fut déterminante et ouvrit une véritable brèche pour la prise en compte

[1] Cf. Paul POUPARD, *Le Concile Vatican II* (*Coll. «Que sais-je?»*, 2066) Paris, 1983; *Ruptures ou crises de croissance : les conciles dans le vie de l'Église*, dans *La documentation catholique*, 17 avril 1977, t. LXXIV, p. 362-371; *Le vrai visage du Concile*, dans *Nouvelles de l'Institut catholique de Paris*, octobre 1978, p. 1-28.

[2] Cf. Paul POUPARD, *Le Concile Vatican II : je me souviens*, dans *Revue des deux mondes*, décembre 1985, p. 651-654.

Persée creative commons

de la non-croyance par l'Église et l'ouverture du dialogue avec les non-croyants.

> «Cité du Vatican. Messieurs, je ne suis pas croyante. Je ne vais jamais à la messe; cependant le pape Jean XXIII a acquis ma sympathie par son Encyclique en faveur de la paix. Je lui souhaite de tout cœur une prompte guérison, et lui présente mes respects».
>
> «Ma femme est pratiquante, mes enfants aussi. Moi, depuis mon mariage en 1926, je n'ai plus prié. Mais aujourd'hui, croyez-moi, je fais une prière pour vous, pour votre rétablissement, car je vous admire. J'espère que Dieu me comprendra».
>
> «Bien que je ne crois pas en Dieu, je vous envoie mes vœux de bonne santé, et je prie chaque soir pour qu'il vous garde encore près de nous. Vous êtes si bon, Votre Sainteté. J'espère que cette carte vous trouvera un peu mieux. Je vous prie de m'excuser, Votre Sainteté, mais je ne peux, ni m'empêcher de pleurer, ni de vous envoyer par cet intermédiaire un gros baiser. Mireille».

Le témoignage de la bonté

Ces quelques extraits de l'immense courrier reçu à la Secrétairerie d'État pendant la maladie qui acheminait Jean XXIII vers la mort sont significatifs de l'impact du ministère apostolique auprès des non-croyants, de celui dont la paroisse fut le vaste monde[3]. Rien, semblait-il, ne le prédestinait à ce rayonnement privilégié auprès des non-croyants, alors qu'il était issu d'une famille très chrétienne, au cœur d'une paroisse de chrétienté, et que sa formation s'était faite selon les normes les plus classiques de cette époque, qui nous apparaît aujourd'hui si lointaine, de la fin du XIX^e^ siècle à Bergame. Rien, sinon ce qu'on appellera le miracle de la bonté : «Papa Giovanni, papa buono, papa santo».

C'est ainsi que, suscitant par là une controverse dont il devait beaucoup souffrir, il reçut le 7 mars 1963 Adjubei et sa femme, la fille de Krouchtchev. Voici la confidence faite sur cette audience par Jean XXIII lui-même, le 9 mai 1963, au cardinal Marty : «Voyez-vous, me dit-il, a raconté plus tard l'archevêque de Paris, je sais que plusieurs ont été surpris de cette visite; certains même furent peinés. Pourquoi?

[3] Cf. Paul Poupard, *Un pape, pour quoi faire?* Paris, 1980, p. 206-230.

Je dois recevoir tous ceux qui frappent à ma porte. Je les ai vus... et nous avons parlé des enfants... Je voyais que Madame Adjubei pleurait. Je lui ai donné un chapelet, suggérant qu'elle ne devait pas en connaître l'utilité et qu'elle n'était pas tenue à le dire, bien sûr! mais qu'en le regardant, elle se rappellerait simplement qu'autrefois vivait une maman qui était parfaite».

Mais, contrairement à ce qu'on a pu dire et écrire, ce n'était pas pour autant ignorance, comme en témoigne la bulle d'indiction du Concile œcuménique, la grande initiative apostolique de Jean XXIII, promulguée en la fête de Noël, le 25 décembre 1961. Dès l'abord, l'initiateur du Concile diagnostique une grave crise de la société: «Les hommes d'aujourd'hui ne font pas autant de progrès dans le domaine spirituel que dans le domaine matériel. D'où un affaiblissement de l'aspiration aux valeurs qui ne périssent pas et, par contre, une attirance chez la plupart pour les plaisirs faciles de ce monde que le progrès met si aisément à la portée de tous. D'où aussi cette chose nouvelle et déconcertante qu'est la constitution d'organisations athées militantes qui envahissent de nombreux pays». Et, dans son discours dans la basilique Saint-Pierre, lors de l'ouverture solennelle du Concile, le 11 octobre 1962, en invitant les évêques du monde entier à faire grandir l'unité de la famille humaine et chrétienne, il souligne «un sujet de profonde tristesse: voir que la majeure partie du genre humain ne participe encore pas aux sources de grâce qui résident dans l'Église catholique».

Pacem in terris

«Savez-vous ce que je ressens?, demanda un jour Jean XXIII à un visiteur, en lui montrant l'ensemble imposant de tous ses discours et écrits, reliés dans sa bibliothèque: Je suis un homme sincère». Cette disposition lui permit d'adresser sa dernière encyclique, au monde entier, croyants et non-croyants réunis, et non seulement, selon l'usage, le clergé et les fidèles de l'Église catholique de l'univers, mais aussi «tous les hommes de bonne volonté». Ce fut *Pacem in terris*, sur la paix entre toutes les nations, fondée sur la vérité, la justice, la charité, la liberté, publiée le 11 avril 1963, en la fête du Jeudi saint. Il faut au moins en rappeler la distinction, devenue classique, qui fonde le dialogue de l'Église avec tous les non-croyants, quelle que soit leur idéologie de référence:

> «C'est justice de distinguer toujours entre l'erreur et ceux qui la commettent, même s'il s'agit d'hommes dont les idées fausses ou l'insuffisance des notions concernent la religion ou la morale. L'homme égaré dans l'erreur reste toujous un être humain et conserve sa dignité de personne à laquelle il faut toujours avoir égard. Jamais non plus l'être humain ne perd le pouvoir de se libérer de l'erreur et de s'ouvrir un chemin vers la vérité. Et, pour l'y aider, le secours providentiel de Dieu ne lui manque jamais. Il est donc possible que tel homme, aujourd'hui privé des clartés de la foi ou fourvoyé dans l'erreur, se trouve demain, grâce à la lumière divine, capable d'adhérer à la vérité. Si, en vue de réalisations temporelles, les croyants entrent en relation avec des hommes que des conceptions erronées empêchent de croire ou d'avoir une foi complète, ces contacts peuvent être l'occasion ou le stimulant d'un mouvement qui mène les hommes vers la vérité».

On le voit, l'attitude de Jean XXIII est sans équivoque ni compromission vis-à-vis de l'erreur, et son ouverture totale vis-à-vis de ceux qui en sont victimes. Son optimisme se fonde sur la double conviction de la bonté et de la droiture foncière du cœur de l'homme qui réussira toujours à se libérer de l'erreur, lorsqu'il l'aura découverte, et en même temps de la force invincible de la vérité qui finira toujours par en triompher, avec la grâce de Dieu.

Paul VI

L'expérience humaine et spirituelle de Jean-Baptiste Montini était certes bien différente de celle d'Angelo Giuseppe Roncalli, fils de paysans de Bergame, dont le plus clair du ministère apostolique s'était exercé dans des pays d'Europe centrale marqués par l'orthodoxie ou sur les cornes du Bosphore immergées par l'Islam, avant de s'insérer dans le Paris brillant et cosmopolite, pluraliste et sceptique, de l'après-guerre.

Monseigneur Montini avait l'expérience d'un ministère intellectuel auprès de la F.U.C.I., l'équivalent de la Paroisse universitaire et du C.C.I.F. français. Son immense culture, sans cesse alimentée par d'innombrables lectures, le mettait au contact des penseurs d'un Occident en proie au soupçon, au doute et à l'incroyance. Ses dialogues quotidiens avec les visiteurs de tous les horizons venus le rencontrer à la Secrétairerie d'État, comme son expérience pastorale de la grande cité

industrielle de Milan, nourrissaient une réflexion où il théorisait volontiers la problématique de ses interlocuteurs[4].

Tel fut le terreau porteur de sa première encyclique, *Ecclesiam suam*, véritable charte du dialogue de l'Eglise avec le monde, dans ses différents cercles concentriques autour de l'Eglise romaine, les chrétiens non-catholiques, les croyants non-chrétiens, et enfin les non-croyants. Après la longue série des Pie, des Benoît et des Léon, le cardinal Roncalli avait provoqué la surprise en prenant le nom de Jean, l'apôtre de l'amour. En choisissant pour lui succéder le nom inattendu de Paul, le cardinal Montini se plaçait d'emblée dans le sillage de l'apôtre itinérant des nations païennes. Que l'on relise aujourd'hui les textes de Paul VI : *Le Christ et le drame de la conscience moderne*, et *Face à la contestation*. On y verra surgir le message évangélique comme décapé par le soupçon de l'homme moderne en proie au doute et menacé par l'incroyance : « Le monde moderne tout entier, enivré par le succès de ses conquêtes dans le domaine scientifique et technique, perd peu à peu le sens de Dieu... Et ses conquêtes exigent, suivant la malheureuse expression de certains, la mort de Dieu, c'est-à-dire une mentalité athée et éloignée de toute religion, alors que ces progrès qui caractérisent le monde moderne exigeraient plutôt un sens de Dieu plus élevé et plus pénétrant, une religion plus pure et plus vivante, couronnant le savoir humain. *C'est avec le monde que l'Église entre en conversation fraternelle pour nouer le dialogue du salut* : Nous regardons le monde avec une immense sympathie. Si le monde se sent étranger au christianisme, le christianisme ne se sent pas étranger au monde, quel que soit l'esprit sous lequel ce dernier se présente et quelle que soit l'attitude qu'il adopte à son égard »[5].

Un monde pluriel

Ce monde n'est plus une chrétienté, et l'Église commence à prendre la mesure d'un christianisme écartelé dans une civilisation éclatée.

[4] *Paul VI dans la mêlée, ibid.*, p. 231-256; cf. Paul Poupard, *Paul VI et Jean-Paul II : leur rencontre avec la culture moderne*, dans *Éducation, culture, évangélisation*, Cité du Vatican, 1986, p. 54-68.

[5] « Face à la contestation », (cf. Audience générale du 25.04.68) Textes de Paul VI réunis et présentés par Don Virgilio Levi, Paris, 1970, p. 16.

Ainsi redimensionnée, elle se découvre une société, parmi d'autres, mais qui entend bien donner à la totalité son sens, voire, comme dira Paul Ricœur, le sens du sens. Mais ce n'est qu'une voix qui propose une voie, même si elle se reconnaît comme la seule voie du salut. Difficile proposition de la vérité au sein du pluralisme où la reconnaissance de l'autre n'entraîne pas l'abandon de ses convictions propres, mais oblige à emprunter des chemins nouveaux pour répondre aux exigences inaliénables de la mission universelle.

C'est dans cette approche si radicalement renouvelée que l'Eglise rencontre inéluctablement l'athéisme sur un terrain profondément labouré par le théisme et le déisme. «L'homme fait et, ce faisant, se fait». La décennie conciliaire, des années 60 aux années 70, vit dans la vieille Europe l'aboutissement dernier de l'humanisme de la Renaissance, de la philosophie des lumières, de l'idéologie du progrès et des philosophies de l'histoire[6].

1964 est l'année où se prépare la Constitution conciliaire *Gaudium et spes* sur «L'Église dans le monde de ce temps»[7]. Les premiers mots y flamboient comme un joyeux manifeste : *Gaudium et spes*, les joies et les espoirs. Toujours cités sans leur contrepoint qui les ramène à leur juste dimension, *Luctus et angor*, les tristesses et les angoisses, ils contribuent à donner une note exagérément optimiste et occidentale à une analyse qui n'oublie pourtant ni le drame du péché originel, ni les avatars d'une histoire tragique, ni les injustices d'une économie dominée par le profit et d'une communauté humaine menacée de destruction par les armes d'anéantissement apocalyptique qu'elle s'est données.

Ecclesiam suam

L'analyse de Paul VI dans *Ecclesiam suam*, sa première encyclique, du 6 août 1964, aborde avec lucidité et courage l'athéisme. La nouveauté du ton est sensible d'emblée et immédiatement perçue. Du *Syllabus*

[6] Cf. les nombreux témoignages publiés dans le périodique *Athéisme et dialoque*, Cité du Vatican, Secrétariat pour les non-croyants, depuis 1966.

[7] Cf. les 3 volumes d'histoire des textes, commentaires, réflexions et perspectives, *Vatican II. L'Église dans le monde de ce temps*, sous la direction du R.P. Y.-M. Congar (*Unam sanctam*, 65), Paris 1967.

de Pie IX à *Ecclesiam suam* de Paul VI, c'est le passage de l'anathème au dialogue. L'Église ne cherche pas tant à condamner qu'à comprendre, et à se faire comprendre. La sympathie de l'approche ne dispense pas de la rigueur de la méthode, de la lucidité de l'analyse, et du courage du diagnostic. Devenu athéisme de masse, ou athéisme militant, ce phénomène majeur de notre temps est un véritable défi pour l'Église, en même temps qu'une plaie vive à son flanc. Car il s'agit là d'un athéisme post-chrétien, osons le mot, d'un athéisme de rejet, qui va même jusqu' à se présenter comme la vérité humaine du christianisme, libéré de sa part d'aliénation, et ramené à la pure exaltation de l'homme, toutes les valeurs de l'Évangile délivrées de la tentation de la transcendance, et réduites aux dimensions de la finitude humaine. Certaines lignes d'*Ecclesiam suam* se ressentent de la plainte douloureuse de *L'homme révolté* d'Albert Camus, fatigué du fardeau sans cesse renouvelé de Sisyphe en proie à *La Peste*, et du manifeste *L'existentialisme est un humanisme*, de Jean-Paul Sartre. Mais la pensée est ferme, et le diagnostic sans concessions :

> «Notre ferme conviction est que la théorie sur laquelle s'établit la négation de Dieu, comporte une erreur fondamentale, qu'elle ne répond pas aux requêtes dernières et inéluctables de l'esprit, qu'elle prive l'ordre rationnel du monde de ses bases authentiques et fécondes, qu'elle introduit dans la vie humaine, non pas une formule de solution, mais un dogme aveugle qui la dégrade et la rend triste et qu'elle ruine à la racine tout système social qui prétend reposer sur elle. Ce n'est pas une libération mais une tentative dramatique en vue d'éteindre la lumière du Dieu vivant. C'est pourquoi nous résisterons de toutes nos forces à cette négation envahissante, dans l'intérêt suprême de la vérité, en vertu du devoir sacro-saint de confesser fidèlement le Christ et son Évangile, comme de l'amour passionné qui nous attache au sort de l'humanité et que rien ne saurait nous arracher...
>
> Ce sont ces raisons qui nous contraignent, comme elles y ont obligé nos Prédécesseurs, et avec eux quiconque prend à cœur les valeurs religieuses, de condamner les systèmes de pensée négateurs de Dieu et persécuteurs de l'Église, systèmes souvent identifiés à des régimes économiques, sociaux et politiques et parmi eux tout spécialement le communisme athée. En un sens, ce n'est pas tant nous qui les condamnons qu'eux-mêmes, les systèmes et les régimes qui les personnifient, qui s'opposent à nous radicalement par leurs idées et nous oppriment par leurs actes. Notre plainte est, en réalité, plutôt un gémissement de victimes que sentence de juges...
>
> Nous consacrerons un effort pastoral de réflexion à tâcher de saisir chez l'athée moderne, au plus intime de sa pensée, les motifs de son

> trouble et de sa négation. Nous les trouvons complexes et multiples, ce qui nous rend prudents dans la façon de les apprécier et nous met mieux à même de les réfuter... Les raisons de l'athéisme, imprégnées d'anxiété, colorées de passion et d'utopie, mais souvent aussi généreuses, inspirées d'un rêve de justice et de progrès, tendu vers des finalités d'ordre social divinisées : autant de succédanés de l'Absolu et du Nécessaire, et qui dénoncent le besoin inéluctable du Principe divin et de la Fin divine dont il appartiendra à notre magistère de révéler avec patience et sagesse la transcendance et l'immanence »[8].

Une lecture rigoureuse d'*Ecclesiam suam* ne va pas sans la perception de graves reproches adressés aux chrétiens : le refus peureux des exigences d'une intelligence sainement critique n'a-t-il pas entraîné le pullulement des fidéismes et des rationalismes antagonistes, et l'égoïsme triomphant des classes possédantes et des pays riches, le triomphe du marxisme et la poussée de la lutte des classes étendue aux dimensions de la planète, faute d'un généreux dialogue Nord-Sud? L'encyclique *Populorum progressio* et la Lettre apostolique *Octogesima adveniens* ne sont pas loin, inscrites déjà en filigrane dans ce texte. Pour ne pas apparaître comme un refuge ou un alibi, l'appel au transcendant ne peut faire fi, ni des exigences de la raison, ni de celles de la justice, mais honorer au contraire les doubles requêtes de l'intelligence et de la fraternité[9].

L'une des formes les plus virulentes et incontournables de l'athéisme en notre temps est l'athéisme marxiste[10]. Son opposition radicale au christianisme se manifeste à travers les avatars des régimes communistes, comme une « praxis » doublement destructrice, en tant que « systèmes de pensée négateurs de Dieu et persécuteurs de l'Église », précise Paul VI. Mais le jugement lucide n'interdit, ni la recherche du dialogue pastoral confié par Paul VI au Secrétariat pour les non-croyants, qu'il fonde officiellement le 9 avril 1965[11], après avoir demandé à Don Miano de l'organiser dès l'été de 1964, ni la poursuite du dialogue diploma-

[8] Cf. Ecclesiam suam, *première lettre encyclique de Paul VI.* Colloque International, Rome 24-26 octobre 1980, Brescia, 1982.

[9] Cf. Paul POUPARD, *L'enseignement social de Paul VI*, dans *Paul VI et la modernité dans l'Église* (*Coll. de l'École française de Rome*, 72), Rome, 1984, p. 429-443.

[10] Cf. Don MIANO, *Église et marxisme, 1840-1980*, préface de Mgr Poupard, Paris, 1982.

[11] Cf. Paul POUPARD, s.v. *Secrétariat pour les non-croyants*, dans *Dictionnaire des religions*, Paris, 1984.

tique commencé sous Jean XXIII par Monseigneur Agostino Casaroli, poursuivi par ce dernier sous Paul VI, et intensifié par le même prélat, devenu cardinal Secrétaire d'État sous Jean-Paul II[12]. Mais il lui donne sa véritable dimension, celle de la vérité dans la charité. Ce fut du reste l'inspiration du Concile Vatican II réuni par Jean XXIII, «non sans une secrète motion de l'Esprit», poursuivi par Paul VI sans relâche, malgré les difficultés, et mené à bien par les 2.860 Pères venus de 141 pays, avec l'aide de 453 experts, et la participation de 58 auditeurs, auditrices et invités laïcs, en présence de 101 observateurs non catholiques.

Le concile

Quelle fut la démarche du Concile? Voulant atteindre tous les hommes, il ne pouvait se contenter d'instruire les fidèles par une série de documents «ad intra», au premier rang desquels se place la Constitution dogmatique *Lumen gentium*[13]. Il se devait de s'en expliquer «ad extra», devant tous ceux qui, malgré ses efforts souvent incompris, lui demeurent étrangers, voire hostiles, indifférents, incroyants, et athées[14].

Déjà, en prélude à toute l'œuvre du Concile, les Pères avaient adressé un message au monde, le 20 octobre 1963, dans «la prise de conscience progressive de ses appels», écrivait Monseigneur Jean Villot, et pour «mieux répondre aux exigences présentes de la mission de l'Église», «dans une perspective de dialogue avec le monde»[15]. «Geste insolite, mais admirable, dira Paul VI dans son discours d'ouverture de la deuxième session. On dirait que le christianisme prophétique de l'Église a subitement explosé! Et comme Pierre qui, le jour de la Pentecôte, se sentit poussé à élever tout de suite la voix et à parler au peuple, vous avez voulu tout d'abord vous occuper, non pas de vos affaires,

[12] Cf. Paul Poupard, *La diplomatie pontificale ou l'Ostpolitik*, dans *Un pape, pour quoi faire?*, *op. cit.*, p. 160-184.

[13] Cf. le commentaire autorisé du maître d'œuvre, Mgr Philips, *L'Église et son mystère au deuxième Concile du Vatican. Histoire, texte et commentaire de la Constitution* Lumen gentium, t. I et II, Paris, 1967 et 1968.

[14] Cf. Philippe Delhaye, *Le dialogue de l'Église et du monde d'après* Gaudium et spes, (*Réponses chrétiennes*, 00) 1967.

[15] Préface de Monseigneur Jean Villot, sous-secrétaire général du Concile, à Ch. Muller, *2000 évêques vous parlent*, Paris, 1964, p. 5.

mais de celles de la famille humaine, et engager le dialogue, non pas entre vous, mais avec les hommes». Paul VI ne cache nullement que l'athéisme gagne une partie de l'humanité, introduisant le déséquilibre dans l'ordre intellectuel, moral et social, ordre dont le monde perd progressivement l'exacte notion». Mais, devant cette «condition complexe et si triste, pour tant de raisons, de l'homme moderne», le pape poursuit : «Nous regardons notre temps et ses manifestations diverses et contradictoires avec une très grande sympathie et un immense désir de présenter aux hommes d'aujourd'hui le message d'amour, de salut et d'espoir, que le Christ a apporté au monde... Que le monde le sache : l'Église le regarde avec une profonde compréhension, avec une admiration vraie, sincèrement disposée non à le subjuguer, mais à le servir; non à le déprécier, mais à accroître sa dignité; non à le condamner, mais à le soutenir et à le sauver»[16].

Ainsi le pape préludait-il à la Constitution pastorale *Gaudium et spes* qu'il promulguerait le 7 décembre 1965 et dont il prolongerait les intuitions maîtresses dans son discours fameux, prononcé à cette dernière session publique du Concile, le même jour :

> «Humanistes modernes, qui renoncez à la transcendance des choses suprêmes, sachez reconnaître notre nouvel humanisme. Nous aussi nous plus que quiconque, nous avons le culte de l'homme... Un courant d'affection et d'admiration a débordé du Concile sur le monde humain moderne. Des erreurs ont été dénoncées. Oui, parce que c'est l'exigence de la charité comme de la vérité mais, à l'adresse des personnes, il n'y eut que rappel, respect et amour...
>
> L'humanisme laïque et profane enfin est apparu dans sa terrible stature et a en un certain sens défié le Concile. La religion du Dieu qui s'est fait homme s'est rencontrée avec la religion (car c'en est une) de l'homme qui se fait Dieu. Qu'est-il arrivé? Un choc, une lutte, un anathème? Cela pouvait arriver, mais cela n'a pas eu lieu. La vieille histoire du Samaritain a été le modèle de la spiritualité du Concile. Une sympathie sans bornes l'a envahi tout entier»[17].

Telle fut la démarche du Concile. Comme il le dira en conclusion de *Gaudium et spes* : «En ce qui nous concerne, le désir d'un tel dialo-

[16] PAUL VI, Discours d'ouverture de la deuxième session du Concile, 29 septembre 1963, dans *La documentation catholique*, 20 octobre 1963, col. 1345-1361.

[17] PAUL VI, Discours de la dernière session publique du Concile, 7 décembre 1965, *ibid.*, 2 janvier 1966, col. 59-66. Cf. Henri de LUBAC, *Le «culte de l'homme». En réparation à Paul VI*, dans *Petite catéchèse sur nature et grâce*, Paris, 1980, p. 181-200.

gue, conduit par le seul amour de la vérité et aussi avec la prudence requise, n'exclut personne : ni ceux qui honorent de hautes valeurs humaines, sans en reconnaître encore l'Auteur, ni ceux qui s'opposent à l'Église et la persécutent de différentes façons»[18]. Il s'agit là d'une tâche immense et difficile, autant que nécessaire, à laquelle l'Église, sacremente universel de salut, ne saurait se soustraire et qui constitue un véritable défi.

Ce défi a été présent à la conscience du Concile œcuménique Vatican II. À un regard superficiel, il pourrait sembler étrange que cette immense littérature de 100.000 mots inégalement répartis en 4 Constitutions, 9 Décrets et 3 Déclarations ne lui ait pas consacré un texte exclusif. La raison en est, et nous le tenons du rapporteur lui-même, le futur cardinal Garrone, que le Concile entendait répondre au gigantesque défi de l'athéisme, objet de tant d'interventions des Pères, par la Constitution pastorale *Gaudium et spes*, dans son entier, considérant qu'il était bien difficile de résoudre en quelques pages un problème si complexe et d'aspect si divers, qui constitue le péril le plus grand pour la condition humaine de notre temps. Le rapporteur précisait encore qu'on a voulu faire en sorte que même un athée, lisant le texte, n'y trouvât rien de contraire à la vérité, mais y perçût aussi la plainte angoissante de l'Église pour l'oppression de ses fils et la mutilation dont souffre l'homme sans Dieu, et sentît nettement que l'Église l'aime, lui aussi, d'un amour vrai et inaltérable. «Cette manière de procéder concorde avec le but pastoral du Concile et avec la volonté expresse de Jean XXIII et de Paul VI», ajoutait-il de vive voix[19].

[18] *Gaudium et spes*, n° 92, § 5.

[19] Cf. Roberto Tucci, *Introduction historique et doctrinale à la Constitution pastorale*, dans *Vatican II. L'Église dans le monde de ce temps*, pub. sous la direction du R.P. Y.-M. Congar, t. II, Commentaires, (*Unam sanctam*, 65 b), Paris 1967, p. 33-127.

Les membres de la sous-commission spéciale chargés de la rédaction de la section sur l'athéisme étaient le cardinal König, archevêque de Vienne et président du Secrétariat pour les non-croyants, et le cardinal Seper, archevêque de Zagreb et futur préfet de la Congrégation pour la doctrine de la Foi, avec pour experts deux théologiens chevronnés, les PP. Daniélou et de Lubac, dont le premier serait nommé cardinal par Paul VI et le second par Jean-Paul II. Trois membres du Secrétariat pour les non-croyants y participaient par ailleurs, Mgr Aufderbeck, évêque auxiliaire de Fulda, résidant à Erfurt (R.D.A.), Mgr Hnilica, évêque slovaque, résident à Rome et Mgr Kominek, archevêque de Wroclaw (Pologne).

La rencontre avec l'athéisme

Dans sa forme définitive, la rencontre du Concile avec l'athéisme se situe au chapitre I de *Gaudium et spes* sur la dignité de la personne humaine, créée à l'image de Dieu, et pleinement manifestée par le Christ, homme nouveau : « En réalité, le mystère de l'homme ne s'éclaire vraiement que dans le mystère du Verbe incarné ». Les paragraphes 19 à 21 étudient successivement les formes et les racines de l'athéisme, l'athéisme systématique et l'attitude de l'Église en face de l'athéisme. C'était le résultat des interventions remarquées des cardinaux Suenens et Doepfner, de Monseigneur Franic et de Maximos IV, et du travail assidu des cardinaux König et Seper, assistés des Pères Daniélou et de Lubac comme experts. C'était aussi le fruit de l'approche neuve et courageuse de Paul VI dans l'encyclique *Ecclesiam suam*, rappelée plus haut. On l'a remarqué : la commission de rédaction n'avait pas porté une si large attention au phénomène avant la session de l'automne 1964 et son texte sera deux fois remanié en conséquence. Je le systématise en quelques points :

1 – L'athéisme compte parmi les phénomènes les plus graves de notre temps.
2 – Ce nom recouvre des réalités très diverses : l'athéisme explicite, l'agnosticisme, l'humanisme laïque, l'indifférenteisme, le sécularisme, le marxisme. – Ces termes eux-mêmes ne sont pas dans le texte, je les utilise pour la brièveté et la clarté.
3 – Les croyants eux-mêmes portent une part de responsabilité dans la genèse de l'athéisme, par une double déficience de pensée et de vie.
4 – L'Église ne peut que réprouver avec douleur et avec la plus grande fermeté ces doctrines et manières de faire funestes qui contredisent la raison et l'expérience.
5 – Elle s'efforce cependant d'en comprendre les causes.
6 – Elle souligne que la reconnaissance de Dieu ne s'oppose en rien à la dignité de l'homme et à sa liberté, au contraire, et que l'espérance eschatologique, loin de détourner des tâches terrestres, en soutient au contraire l'accomplissement.
7 – Le remède à l'athéisme est double : présentation adéquate de la doctrine et pureté de vie de l'Église et de ses membres par une foi vivante et adulte et dans l'amour.
8 – L'Église sait que son message est en accord avec le fond secret du cœur humain. En réalité le mystère de l'Homme ne s'éclaire que dans le mystère du Verbe Incarné qui manifeste pleinement l'homme à lui-même.

9 – L'Église offre à tous, d'une façon que Dieu connaît, la possibilité d'être associés au mystère pascal.

En un moment, très daté, où le marxisme apparaissait à l'intelligentsia occidentale qui se prenait pour la plus éclairée, «comme la philosophie insurpassable de notre temps», selon l'expression aujourd'hui anachronique de Jean-Paul Sartre, le Concile eut le mérite de ne pas réduire son horizon à ce phénomène, pour envahissant qu'il fut. Scientisme, agnosticisme, indifférentisme, matérialisme pratique, scandale devant la souffrance, demeurent des attitudes que toute pastorale doit prendre en compte.

Il en va de même pour les causes de l'athéisme. Dans un lucide examen de conscience, le Concile invite les chrétiens à s'interroger sur l'influence désastreuse des représentations caricaturales de Dieu, d'origine psychologique, sociale, philosophique et cosmique : sacralisation abusive d'un certain type de père, d'un certain ordre, d'une certaine causalité mécanique, d'une certaine image de la nature, etc.

Mais il faudrait être naïf pour croire que l'athéisme se liquiderait avec ce contentieux historique qui continue de peser abusivement sur l'Église. Il est un refus de Dieu qui a des racines plus profondes, dans le rejet d'une dépendance créatrice, et la recherche d'un Paradis sur terre obtenu par une libération temporelle. Or, bien loin d'aliéner l'homme, Dieu le libère, en lui révélant son identité profonde de fils de Dieu: «C'est par le Christ et dans le Christ que s'éclaire l'énigme de la douleur et de la mort, qui, hors de son Évangile, nous écrase».

ÉGLISE ET CULTURES

Ainsi la rencontre de l'incroyance et de l'athéisme faite par le Concile s'inscrit-elle dans le contexte culturel de notre temps marqué par la crise de la conscience européenne depuis le XVIII[e] siècle, à l'univers à la fois singulièrement rétréci et démesurément agrandi par les découvertes des sciences de la nature et les analyses des sciences humaines. La revendication d'une liberté sans entraves avait entraîné l'affirmation de l'homme contre Dieu : «Dieu est mort, donc l'homme est né», selon l'expression de Malraux[20]. Et toute une culture moderne

[20] Cité par Charles MOELLER, *L'élaboration du Schéma XIII «L'Église dans le monde de ce temps»*, Paris, 1968, p. 21.

s'est édifiée sur cette négation mortifère. Aussi la rencontre de l'Église avec les cultures issues de la modernité est-elle devenue le point de passage privilégié du dialogue de l'Église avec l'incroyance et, plus largement, ce domaine vital dont l'enjeu est le destin de l'Église et du monde en cette fin du XX^{e} siècle, selon la forte affirmation de Jean-Paul II aux cardinaux réunis autour de lui à Rome le 5 novembre 1979[21].

Culture, anthropologie : ces mots sont au cœur de la vie de l'Église depuis le Concile selon l'expression du P. Congar : *sermo de homine, sermo de Deo*, le discours qui parle de l'homme parle de Dieu[22]. Encore faut-il que Dieu soit présent au départ, si l'on veut le retrouver à l'arrivée! Sinon, ce qui se voulait être dialogue de salut n'est plus qu'un monologue enfermé dans un naturalisme réducteur, qi ne peut plus rendre compte du tragique de l'existence humaine, de la Genèse à l'Apocalypse, du premier jardin ruisselant de bonheur avant le péché, à la Jérusalem radieuse autour de l'Agneau immolé et glorieux, enfin vainqueur du péché et du mal.

Cette prise en compte des problèmes de culture par le Concile Vatican II aura du reste été un phénomène si neuf qu'il n'est guère étonnant, à vingt ans de distance, de ne pas la voir suffisamment assumée par les églises locales. Il n'en reste pas moins que cette prise de conscience est au cœur des prolongements du Concile Vatican II, comme l'a si bien compris le pape Jean-Paul II, en créant le Conseil pontifical pour la culture, le 20 mai 1982[23].

Comme une végétation touffue, de nombreux succédanés ont tenté d'étouffer la poussée de la sève et l'éclosion des fleurs. Mais la tige ne cesse de pousser vers la lumière. Longtemps prise aux sortilèges de la Monnaie de l'Absolu et de son Musée imaginaire aux prestigieuses voix du silence, la culture moderne n'est-elle pas en voie de se redécouvrir, en tant qu'émanation de la mémoire, icône de la créature théophore, selon la belle expression de V. Ivanov[24].

[21] Cf. Paul POUPARD, *Église et cultures. Jalons pour une pastorale de l'intelligence*, Paris, 1980, p. 9.

[22] Cité par Charles MOELLER, *op. cit.*, p. 126. Remarquable exemple de cette approche dans François VARILLON, *Joie de croire, joie de vivre. Conférence sur les points majeurs de la foi chrétienne*, Paris, 1981.

[23] Cf. *Église et cultures*, dans *Bulletin du Conseil pontifical pour la culture*, 1, Cité du Vatican, 1984, p. 3; Paul POUPARD, *Chiesa e culture*, Milan, 1986.

[24] V. IVANOV et M. GERSCHENSON, *Correspondance d'un coin à l'autre* (*Classiques slaves*), rééd. Lausanne, 1979.

Sans compromission ni condamnation, l'ambition prométhéenne de l'homme moderne qui voudrait faire l'économie de Dieu ne peut être surmontée que par un engagement lucide et généreux des chrétiens inspiré par un vigoureux discernement des valeurs et une courageuse prise en charge de la condition humaine. Sur ce point, le Concile a été un prodigieux ferment. Le 21 avril 1966, une rencontre significative des cultures était organisée, sous l'égide du Concile, à l'UNESCO par Monseigneur Benelli, alors observateur permanent du Saint-Siège auprès de cette institution internationale, «au nom de l'homme, notre frère et notre tâche à tous», selon la stimulante expression du Directeur général[25]. N'y a-t-il pas eu du reste féconde symbiose entre le Concile et les recherches de l'Église dans ses meilleures intuitions?

Croyants et incroyants

Sous la mouvance du Concile, le P. Henry et le P. Liégé publiaient, autour de *Parole et mission*, des ouvrages significatifs. *Croyants et incroyants d'aujourd'hui*, dès 1962, appelait l'Église au dialogue, les croyants à l'écoute des incroyants, qui ont quelque chose à nous dire, et invitait au dialogue missionnaire[26]. C'était déjà' l'un des axes de la réflexion du P. Lœw dans l'ouvrage publié avec le P. Cottier deux ans plus tôt dans la même collection : *Dynamisme de la foi et incroyance*. «Alors que le marxisme, écrit-il, donne des signes d'irréversible sénescence, c'est le naturalisme qui voit s'ouvrir devant lui une longue carrière, dans le sillage d'un matérialisme du bien-être et du confort issus de la technique et d'une confiance illimitée dans le pouvoir de l'homme, pris de vertige comme l'adolescent qui découvre les plaisirs charnels, et en proie aux religions séculières[27]».

Dans la même collection, *Parole et mission* publiait sous le titre significatif : *l'athéisme, tentation du monde, réveil des chrétiens*? les

[25] *Rencontre des cultures à l'Unesco sous le signe du Concile œcuménique Vatican II*, Tours, 1966. Cf. tout récemment, *The Church and Culture since Vatican II. The Experience of North and Latin America*, éd. by J. Gremillion, Notre-Dame, IN, USA, 1985.

[26] *Croyants et incroyants d'aujourd'hui, enquête paroissiale*. Texte de H. Le Sourd et P.-A. Liége (*Parole et mission*, 1), Paris 1962, p. 138.

[27] J. Loew et G.M.-M. Cottier, *Dynamisme de la foi et incroyance* (*Parole et mission*, 5), Paris, 1963, p. 9-19. En retrouvant ces pages ajuourd'hui, je redécouvre que Paul VI, à qui je les avais prêtées le 25 septembre 1963, me les a rendues le 19 février 1965.

interventions marquantes de Monseigneur Veuillot, du P. Henry, d'Étienne Borne, de friedrich Heer et du P. Liégé. L'athéisme, y dira vigoureusement le P. Henry, est un péché, un malheur, une monstrueuse erreur. Mais il est sans doute aussi le fruit pourri de ces tiédeurs de tant de chrétiens qui ont perdu le goût de cultiver leur foi[28].

Athéisme et Occident

Monseigneur Veuillot, devant la grande misère de ce monde athée, rappelait l'infinie grandeur du Dieu que nous adorons, soulignait le prix que Dieu attache à notre liberté et dénonçait l'athéisme comme le cancer le plus redoutable de la vie de l'homme, la pire détresse de l'humanité[29].

Particulièrement significative est l'intervention du P. François Houang :

> « J'ai cherché dans un dictionnaire chinois récent comment on définissait le mot « athéisme » : on dit que c'est une doctrine de l'Occident, de ceux qui nient l'existence de Dieu... L'athéisme n'a commencé à s'introduire en Chine qu'à partir du moment où de jeunes Chinois ont subi l'influence de la philosophie occidentale moderne. Les étudiants venus en Europe ont découvert successivement l'évolutionnisme, le positivisme, l'anarchisme, puis le marxisme, et ils se sont aperçus du lien intime qui existait entre ces doctrines et un courant de pensée athéiste... Comment voulez-vous, hors d'une ambiance chrétienne, prendre conscience du drame de l'athéisme? Avant ma conversion, je ne savais pas ce qu'était un athée, bien que je fusse moi-même un incroyant. C'est seulement après ma conversion que, par référence à mon espérance religieuse personnelle, je me suis peu à peu rendu compte de la nature de l'athéisme contemporain »[30].

Alioune Diop parlera en termes voisins de l'Afrique Noire, cependant qu'un correspondant en Tunisie souligne les progrès rapides de l'athéisme dans ce pays de tradition musulmane sous l'influence d'une

[28] *L'athéisme, tentation du monde, réveil des chrétiens?* (*Parole et mission*, 6), Paris 1963, p. 11-18.

[29] *Ibid.*, p. 23-27.

[30] *Ibid.*, p. 58-59.

culture française areligieuse et que, pour Joseph Hajjar, «au Proche-Orient, l'athéisme caractérise l'Occident contemporain»[31].

Ce que le P. Cottier appelle l'athéisme religieux, c'est-à-dire un effondrement de Dieu dans sa transcendance, accompagné d'un laxisme moral dans un monde d'abondance, s'est depuis lors, comme il nous l'annonçait, largement répandu[32].

«Puissante vague historique, dira Étienne Borne, le communisme est, dans notre monde, le plus efficace des foyers de l'athéisme, parce qu'il propose ou plutôt impose une culture intégralement athée»[33]. À vingt ans de distance, le même diagnostic doit être porté, singulièrement aggravé des ravages d'un post-hégélianisme négateur de la transcendance, de l'intériorité et du mystère.

L'ensemble des intervenants français parlant du monde populaire, abbé Salaün, J.-A. Robert, abbé Mossand, abbé Depierre, Félix Lacambre, insistent sur l'athéisme de la vie quotidienne. Et le chanoine Albert répond à la question : le Concile doit-il condamner l'athéisme ou mettre l'Église en état de dialogue avec lui?, en ces termes : «Mettre l'Église en état de dialogue avec l'athéisme, c'est peut-être la mission même, mais combien difficile, du second Concile du Vatican»[34].

ÉGLISE ET MONDE

Le Concile, on le voit, ne délibérait pas loin des interrogations de la communauté chrétienne dont il était porteur et de l'écoute du monde auquel il voulait s'adresser[35]. En témoignait, entre autres, la démarche conciliaire très neuve sur le dialogue entre l'Église et la culture, comme liée à l'homme lui-même, et en tension féconde avec le message évangélique qui dépasse certes toute culture, mais ne peut se passer d'acune. Sa valeur autonome, comme son rôle de médiation de la présence de l'Église dans le monde de ce temps, est affirmée pour la première fois, de manière solennelle, dans un document conciliaire[36].

[31] *Ibid.*, p. 64-70.
[32] *Ibid.*, p. 80-81.
[33] *Ibid.*, p. 109.
[34] *Ibid.*, p. 216.
[35] A. DONDEYNE, *La foi écoute le monde*, Paris, 1964.
[36] Charles MOELLER, *L'essor de la culture*, dans *L'Église dans le monde de ce temps, une analyse de la Constitution* Gaudium et spes *et des implications œcuméniques*, sous la direction de G. BARAUNA (*Textes et études théologiques*), t. II, Paris, 1968, p. 531.

En témoignait aussi la volonté de renouveau de l'Église, dans le droit fil des intuitions conjuguées de Jean XXIII et de Paul VI, ainsi que de l'ensemble des Pères conciliaires, d'une Église servante et pauvre[37], pour un témoignage plus évangélique dans un monde indifférent, incroyant ou hostile.

Ainsi le souci pastoral de la prise en compte de l'incroyance rejoignait-il dans les profondeurs la recherche renouvelée de l'authenticité chrétienne, comme plus tard le Synode des évêques rencontrera l'exigence de la justice comme une exigence de crédibilité dans l'annonce de l'Évangile[38]. On comprend mieux dans cette perspective comment le Concile a été d'autant plus traditionnel dans son retour aux sources, qu'il était plus novateur dans son ouverture pastorale, et réciproquement. La fidélité à la mission se nourrit de la fidélité au message. Et la nouveauté de l'Évangile entraîne le renouveau de la pastorale. Il ne s'agit pas là d'optimisme hâtif, controuvé du reste par la chronique, mais d'une attitude fondée sur la foi en la mission de l'Église pour le salut du monde. L'orientation pastorale du Concile exige un renouveau doctrinal pour nourrir l'essor missionnaire de l'Église dans son dialogue salvifique avec les hommes de ce temps.

En ce domaine vital de l'intelligence de la foi, trop de questions sans réponse ne font que nourrir des incertitudes. La foi n'est pas un cri inarticulé. Pour être libre adhésion et dialogue d'amour, elle n'en repose pas moins sur un contenu qui n'est pas indifférencié, mais énonciable dans sa vérité, vérifiable dans ses sources, et authentifiable par un magistère. En témoigne de manière remaquable la synthèse réalisée par le cardinal Wojtyla pour préparer le Synode postconciliaire du diocèse de Cracovie (1972-1979)[39].

Le Secrétariat pour les non-croyants fruit du Concile Vatican II

Comme le Concile Vatican II, le Secrétariat pour les non-croyants a 20 ans. Il en est le fruit. « Promouvoir le dialogue avec tous les hommes

[37] Cf. Yves Congar, *Pour une Église servante et pauvre* (*L'Église aux cent visages*, 8), Paris 1963.

[38] Synode des evêques 1971, *La justice dans le monde*, Paris, 1971, p. 53-75.

[39] Cf. Karol Wojtyla (Jean-Paul II), *Aux sources du renouveau. Étude sur la mise en œuvre du Concile Vatican II*, Cracovie, 1972, Cité du Vatican, 1981, Paris, 1981.

qui vivent dans un athéisme idéologique ou pratique et d'abord, étudier objectivement les multiples formes, les causes et les conséquences de cet athéisme : c'est une tâche immense, complexe et difficile, disait Paul VI, mais qu'il est urgent et nécessaire d'accomplir»[40]. L'idée de dialogue n'est pas neuve dans l'Église, fondée qu'elle est sur le dialogue de salut de Dieu avec les hommes. Mais elle a acquis depuis le Concile une importance nouvelle dans le contact avec les traditions culturelles, comme aussi les courants idéologiques qui lui sont étrangers. L'Église s'engage dans le dialogue avec les «autres» sans arrière-pensées et avec une assurance fondée sur deux convictions :

1 – Elle a conscience tout d'abord d'être dépositaire d'une vérité universelle et vitale pour tous les hommes, «la force et la sagesse de Dieu», manifestées en Jésus-Christ crucifié (cf. S. Paul, I Cor., 1,24), sommet et plénitude de la révélation (cf. *Dei Verbum*). Cette révélation dit une vérité essentielle pour tout homme, par delà les différences de traditions culturelles et idéologiques. Cette vérité n'a rien à craindre d'une confrontation loyale avec les diverses visions du monde, religieuses ou athées. L'Église sait que cette vérité, par sa force propre et sa splendeur intime est capable d'attirer tout homme, car elle apporte libération, joie et salut.

2 – La deuxième certitude de l'Église est que cette vérité, dont elle est dépositaire, trouve une connivence intime, un écho profond dans le cœur de tout homme ouvert à la vérité. Bien plus, l'intelligence et le cœur de l'homme appellent cette vérité. Elle ne tombe pas sur un terrain étranger, dans le cœur de l'homme elle est chez elle, *at home.*

L'Église, avec ses deux certitudes fondamentales, s'adresse à l'homme et à sa liberté personnelle (Cf. *Dignitatis humanae*). Car il y a un mystère du cœur de l'homme. Si la vérité du Dieu révélé en Jésus-Christ est pour lui essentielle, s'il y a en lui mouvement qui l'attire vers cette vérité, il y a aussi un mouvement de refus, de peur de cette vérité exigeante, et parfois de haine. Nous le voyons dans l'Évangile. Aussi, le Secrétariat pour les Non-croyants s'engage-t-il dans le dialogue, sans illusions, connaissant les fanatismes idéologiques et les torpeurs intellectuelles des hommes installés dans leurs positions. Sans naïveté aussi, refusant toute intrumentalisation, politique ou autre, du dialogue.

[40] Discours de Paul VI au Secrétariat pour les non-croyants, le 18 mars 1971, dans *Athéisme et dialogue*, 1, 1985, p. 1.

Néanmoins, il croit, avec toute l'Église, que le dialogue est la seule voie possible pour rejoindre des hommes aux horizons culturels, idéologiques et humanistes différents. La seule voie évangélique aussi. Il croit au dialogue parce qu'il croit en l'homme, comme le rappelait Jean-Paul II dans son message pour la Journée de la Paix 1983: «Certains, qui se veulent réalistes, doutent de la possibilité de dialogue quand les positions sont si tendues qu'elles semblent ne laisser place à aucune entente. Pourtant tout homme, croyant ou non (. . .) doit garder assez de confiance dans l'homme, dans sa capacité d'être raisonnable, dans son sens du bien et de la justice, dans sa possibilité d'amour fraternel et d'espérance, pour miser sur les recours au dialogue».

L'action du Secrétariat pour les non-croyants, de 1965 à 1985

Forte de ces certitudes, l'Église s'engage avec réalisme dans le dialogue avec les non-croyants. L'existence même de ce Secrétariat en est la preuve. Depuis sa fondation il a suscité tout un réseau d'organes de dialogue avec les non-croyants, en liaison avec les Conférences épiscopales. Et il a organisé lui-même des enquêtes internationales avec la collaboration de non-croyants, d'agnostiques et d'athées, comme en témoigne sa Revue trimestrielle *Athéisme et dialogue*; des rencontres aussi, récemment le Symposium international et interdisciplinaire de Ljubljana, avec l'Académie des sciences de Slovénie (Yougoslavie) où des scientifiques chrétiens et marxistes ont débattu des relations entre la foi et la science[41]. Un autre colloque se prépare à Budapest (Hongrie) sur *Valeurs éthiques et société*, organisé conjointement avec l'Académie hongroise des sciences. Les contacts se poursuivent avec l'International Humanist and Ethical Union.

Comme l'avait demandé le Concile, le Secrétariat pour les non-croyants en liaison avec ses correspondants, étudie les divers aspects du phénomène de l'athéisme, de la non-croyance et de l'indifférence religieuse dans le monde d'aujourd'hui, pour remédier à ses causes. À partir de 220 réponses de 55 pays, la publication du volume *La morale chrétienne demain*[42] attire l'attention sur la sécularisation de l'éthique,

[41] Cf. *Science and Faith*. International and Interdisciplinary Colloquium, Ljubljana-Rome, 1984, 275 p.

[42] Cf. Paul Poupard, *La morale chrétienne demain* (*Cultures et dialogue*), Paris-Rome-Tournai, 1985, 275 p.

entendue comme l'exclusion de Dieu de la vie et l'absolutisation des valeurs terrestres, qui investit peu à peu toutes les expressions de la vie personnelle et sociale.

Conclusion

Le Synode extraordinaire des évêques, réuni par Jean-Paul II à Rome du 24 novembre au 8 décembre 1985, a confirmé les orientations majeures du Concile pour une Église en dialogue avec le monde. Déjà Jean-Paul II le rappelait le 22 mars 1985, pour le 20e anniversaire du Secrétariat pour les non-croyants :

> « La foi est l'adhésion à la Vérité, c'est la conviction que la Révélation est la Vérité, et en même temps la capacité de dialogue avec ceux qui ne partagent pas cette conviction. Il faut toujours méditer la conclusion de la constitution *Gaudium et spes* pour qui le dialogue conduit par le seul amour de la vérité et aussi avec la prudence requise, n'exclut personne, ni ceux qui honorent de hautes valeurs humaines sans en reconnaître encore l'Auteur, ni ceux qui s'opposent à l'Église et la persécutent de différentes façons. Ce dialogue de la foi est dialogue avec Dieu qui s'est révélé en Jésus-Christ et dialogue avec les hommes, créés, rachetés, appelés à vivre la plénitude de leur vocation d'hommes dans l'Esprit. Il s'exerce dans un double respect, le respect de la vérité incarnée dans le Verbe fait chair, et le respect de tout homme créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Il entraîne une double responsabilité envers la Vérité que tout homme a le devoir de chercher sincèrement, et de suivre loyalement lorsqu'il l'a trouvée, et envers les hommes eux-mêmes devant qui nous avons le devoir de témoigner de la Vérité[43].

Plus encore, et d'une autre manière que voici 20 ans, lorsque s'en préoccupait le Concile, l'athéisme est un défi radical pour tous les croyants. Il appelle une réponse pertinente, c'est à dire à la fois d'ordre spirituel, intellectuel et culturel. Car l'athéisme ne cesse de porter ses fruits de mort pour les hommes dont il destructure les cultures et ruine l'espérance. Seuls des hommes d'une foi solide, nourrie de la parole de Dieu, et soutenue par la prière et la grâce sacramentelle, peuvent dans un monde pluraliste, où la vérité est en miettes, et en quête obscure d'un horizon de lumière, engager un dialogue en vérité avec les non-

[43] *Athéisme et dialoque*, 2-3, 1985, p. 102-103.

croyants, comme déjà le demandait l'apôtre Pierre : « Rendez compte à tous ceux qui le demandent, mais toujours avec douceur et respect, de l'espérance qui est en vous »[44].

Témoigner de l'Évangile – les chrétiens le redécouvrent avec crainte et tremblement, émerveillement aussi et action de grâces – c'est rendre compte d'une espérance, celle de l'Évangile, bonne et joyeuse nouvelle, toujours jeune et toujours neuve en ce couchant du siècle et du millénaire[45].

En nos vieilles terres porteuses de tant de récoltes et étrangement assoupies, qui dira le choc fécond de la redoutable charrue de l'athéisme sur les terrains de culture anthropocentrique, balisés par le Concile, cependant que la conviction de Pascal retrouve une nouvelle actualité : « Athéisme, force d'esprit, mais jusqu'à un certain point seulement, car l'homme passe infiniment l'homme ». N'est-ce pas le philosophe Étienne Gilson qui, en notre temps, a osé déclarer « l'athéisme difficile ? »[46].

Paul POUPARD

[44] I Pi. 3,15.

[45] Cf. Paul POUPARD, *Nous croyons en Jésus-Christ. 115 chrétiens répondent à Mgr Poupard*, Paris, 1980 ; *La Foi catholique* (*Coll. « Que sais-je ? »*, 2050), Paris, 1982 ; trad. italienne, *La fede Cattolica*, Turin, 1984.

[46] É. GILSON, *L'athéisme difficile*, Paris, 1979.